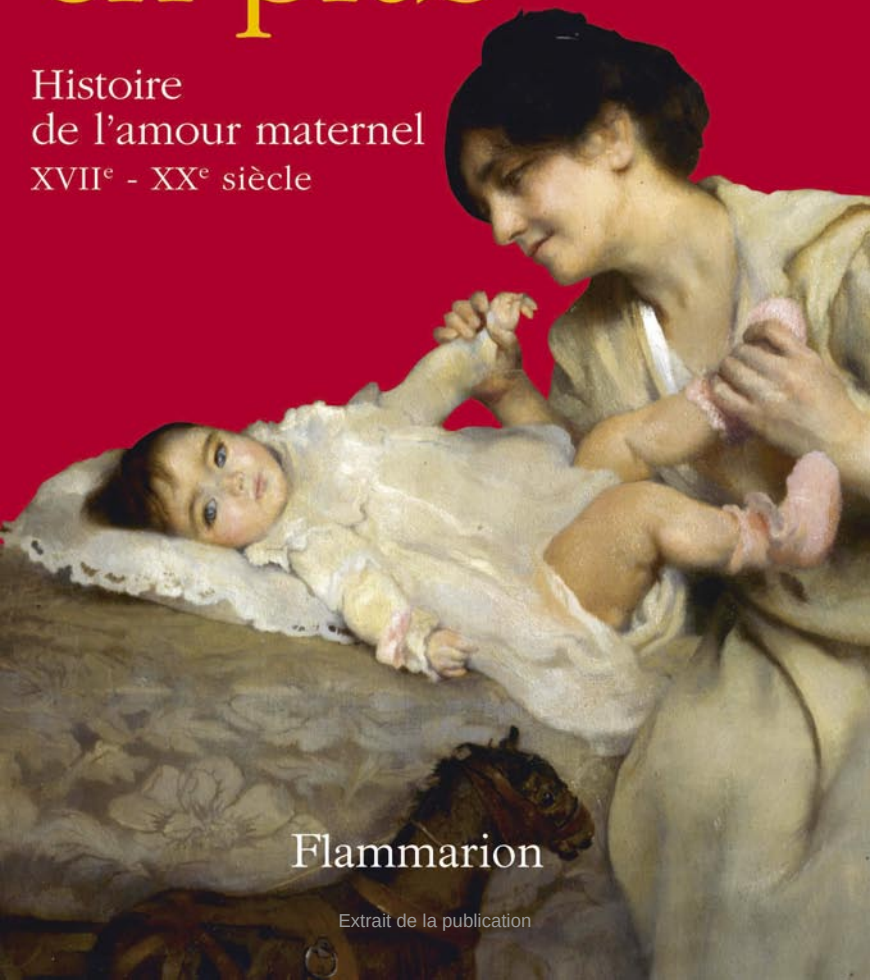
Elisabeth Badinter

L'amour en plus

Histoire de l'amour maternel XVIIe - XXe siècle



Flammarion

Extrait de la publication

Elisabeth Badinter
L'amour en plus

L'amour maternel est-il un instinct qui procéderait d'une « nature féminine » ou bien relève-t-il largement d'un comportement social, variable selon les individus, les époques et les mœurs ? Tel est l'enjeu du débat qu'étudie ici Elisabeth Badinter, au fil d'une enquête historique très précise : à observer l'évolution du comportement maternel depuis quatre siècles, elle constate que l'intérêt et le dévouement pour l'enfant se manifestent – ou ne se manifestent pas. La tendresse existe – ou n'existe pas. Aussi choquant que cela puisse paraître, le sentiment maternel est un sentiment humain, incertain et fragile.

Ce dévoilement d'une contingence de l'amour maternel suscita des réactions passionnées lors de la première publication du livre, en 1980 : les uns y virent une aberration, remettant scandaleusement en question le concept de nature ; les autres y trouvèrent une véritable libération, l'occasion d'une meilleure compréhension de la maternité et d'une reconnaissance de la multiplicité des expériences féminines.

Trente ans après, *L'Amour en plus* est toujours un livre nécessaire et dérangeant, tant il est vrai que nous avons changé de vocabulaire, mais pas d'illusions.

Philosophe, spécialiste de la pensée des Lumières, Elisabeth Badinter est l'auteur de *XY. De l'identité masculine*, *L'un est l'autre*, *Fausse route*. Son dernier livre *Le Conflit. La femme et la mère* (Flammarion, 2010) prolonge la réflexion menée ici.

Flammarion

Extrait de la publication

10-II Création Studio Flammarion Couverture : *Tendresse maternelle* (détail), par Paul Leroy (1860-1942), Musée de Tours. Photo: (c) Roger-Viollet

L'AMOUR EN PLUS

Extrait de la publication

Du même auteur

Émile, Émilie. L'ambition féminine au XVIIIe siècle, Flammarion, 1983 ; LGF, rééd. sous le titre *Madame du Châtelet, Madame d'Épinay ou l'ambition féminine au XVIIIe siècle*, Flammarion, 2006.

L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes, Odile Jacob, 1986 ; LGF, 1987.

Condorcet. Un intellectuel en politique, 1743-1794 (avec Robert Badinter), Fayard, 1989 ; LGF, 1990.

XY. De l'identité masculine, Odile Jacob, 1992 ; LGF, 1994.

Les Passions intellectuelles. Tome I. *Désirs de gloire*, Fayard, 1999 ; Tome II. *Exigence de dignité*, Fayard, 2002 ; Tome III. *Volonté de pouvoir*, Fayard, 2007.

Fausse Route, Odile Jacob, 2003 ; LGF, 2005.

L'Infant de Parme, Fayard, 2008.

Le Conflit. La femme et la mère, Flammarion, 2010.

Éditions et préfaces

Les Remontrances de Malesherbes (1771-1775), 10/18, 1978 ; « Texto », 2008.

« Les Goncourt, romanciers et historiens des femmes », préface à *La Femme au XVIIIe siècle* d'Edmond et Jules de Goncourt, Flammarion, « Champs », 1982.

Correspondance inédite de Condorcet et Madame Suard (1771-1791), édition annotée et présentation, Fayard, 1988.

Madame d'Épinay, *Les Contre-Confessions*, préface, Mercure de France, « Le temps retrouvé », 2000.

Thomas, Diderot, Madame d'Épinay, *Qu'est-ce qu'une femme ?*, préface, POL, 1989.

Condorcet, Prudhomme, Guyomar…, *Paroles d'hommes (1790-1793)*, présentation, POL, 1989.

Madame du Châtelet, *Discours sur le bonheur*, préface, Rivages poche, 1997.

Madame du Châtelet. La femme des Lumières (dir.), BNF, 2006.

Isabelle de Bourbon-Parme, *Je meurs d'amour pour toi : lettres à l'archiduchesse Marie-Christine (1760-1763)*, édition annotée et présentation, Tallandier, 2008.

Extrait de la publication

Elisabeth Badinter

L'AMOUR EN PLUS

Histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècle)

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 1980
ISBN : 978-2-0812-2491-9

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

À en juger par les réactions passionnées que ce livre a suscitées – et qui m'ont, je l'avoue, surprise –, la maternité est encore aujourd'hui un thème sacré. L'amour maternel est toujours difficilement questionnable et la mère reste, dans notre inconscient collectif, identifiée à Marie, symbole de l'indéfectible amour oblatif.

Si de nombreux lecteurs m'ont manifesté leur sympathie, si certains spécialistes des disciplines concernées ont bien voulu exprimer leur intérêt, ou leur approbation, je reçus en revanche un certain nombre de critiques, toutes centrées autour de la même question : le philosophe a-t-il le droit de trancher de l'existence ou de l'inexistence d'un instinct, quel qu'il soit ? Ne faut-il pas laisser au biologiste le soin de répondre à la question ? Certains, se souvenant que d'éminents biologistes avaient déjà conclu à la remise en cause globale de la problématique de l'instinct chez l'homme, me firent savoir que mon travail n'avait plus grand intérêt. D'autres, au contraire, pour lesquels le problème n'est toujours pas résolu, jugèrent impossible de le traiter sans s'intéresser aux deux hormones du maternage : la prolactine et l'ocytocine.

D'autres enfin trouvèrent inadmissible d'utiliser l'histoire pour soutenir une thèse qui ne relevait ni de la compétence du philosophe ni de celle de l'historien. Tous ces critiques me reprochaient donc d'outrepasser de façon intolérable les limites de ma discipline.

Mais au fait, quelles sont les limites de la philosophie ? Et à quoi sert ce discours, spécialisé en rien et qui se mêle de tout, sinon justement à questionner à nouveau les vérités acceptées et à analyser tous systèmes de pensées ? Peut-on interdire au philosophe de réfléchir sur les présupposés de la biologie ou de l'histoire, alors que l'on sait bien que là se noue toute la problématique de la nature et de la culture ? Pourquoi se verrait-il déclarer inapte à lire l'histoire ou à interpréter des comportements dès l'instant qu'il est en possession des mêmes matériaux que l'historien ?

Certes le philosophe ne fait pas avancer la science puisqu'il n'apporte pas de documents ou de faits nouveaux à la collectivité scientifique, mais faut-il considérer son travail comme nul et non avenu s'il entreprend, plus modestement, de faire reculer les préjugés ?

Cependant, parmi toutes les critiques qui me furent adressées, certaines m'ont paru nécessaires et constructives. J'ai parfois péché par imprécision ou omission. Fallait-il céder, par exemple, au plaisir de titrer la première partie : « L'Amour absent » ? Tant de lecteurs s'y sont laissé prendre – même parmi les mieux intentionnés – qu'il faut bien battre sa coulpe. Je n'ai jamais écrit que l'amour maternel est une invention du XVIIIe siècle ; j'ai même, à plusieurs reprises dans ce livre, souligné le contraire. Mais le titre pouvait laisser croire, au lecteur pressé, que tel était bien mon propos. Je voulais seulement dire qu'une société

qui ne valorise pas un sentiment peut l'éteindre ou l'étouffer au point de l'anéantir complètement dans de nombreux cœurs. Et non qu'une telle société rendait impossible tout amour maternel – ce qui aurait été absurde.

J'ai également eu tort en n'insistant pas suffisamment sur l'aspect pré-déterminé, universel et nécessaire du concept d'instinct. J'aurais dû rappeler les définitions des deux dictionnaires les plus populaires. Non pour y trouver l'ultime expression de la théorie scientifique, mais plutôt pour nous remémorer l'idéologie commune en la matière. Car même si nombre de savants savent bien que le concept d'instinct est caduc, quelque chose en nous de plus fort que la raison continue de penser la maternité en terme d'instinct. Il fallait donc citer la définition du *Robert* (« tendance innée et puissante commune à *tous* les êtres vivants ou à tous les individus d'une même espèce »), puisque je conteste à la fois « l'innéité » du sentiment maternel et le fait qu'il soit partagé par toutes les femmes.

Il fallait aussi revenir à celle, plus lourde encore de présupposés idéologiques, du *Larousse du XXe siècle* (éd. 1971) qui décrit l'instinct maternel comme « une tendance primordiale qui crée chez *toute femme normale* un désir de maternité et qui, une fois ce désir satisfait, incite la femme à veiller à la protection physique et morale des enfants » puisque je crois qu'une femme peut être « normale » sans être mère, et que toute mère n'a pas une pulsion irrésistible à s'occuper de l'enfant qui lui est né.

Je devais sans doute expliciter davantage les postulats philosophiques qui sous-tendent ce travail. Non

Extrait de la publication

pas que je voulais les dissimuler et m'avancer « masquée ». Mais il ne me semblait pas utile de revenir sur le débat qui oppose depuis si longtemps les essentialistes aux philosophes de la contingence, ceux qui croient à la prééminence du « fond » à ceux qui penchent pour la seule réalité de la forme… Là aussi j'ai eu tort, parce que mes détracteurs ont pu penser que j'étais inconsciente de ma propre philosophie, qu'ils ont souvent vite rabaissée au niveau d'un simple militantisme, et qu'en revanche eux-mêmes échappaient à toute emprise philosophique et détenaient le privilège et l'exclusivité de l'objectivité scientifique.

Ceci a été particulièrement net lorsque certains historiens m'ont fait reproche d'anachronisme, c'est-à-dire de juger de la réalité passée avec des yeux d'aujourd'hui, au nom de valeurs qui n'avaient pas cours alors. Débat classique, voire dépassé… Voilà belle lurette que l'on a reconnu l'impossibilité pour quelque observateur, aussi circonspect et précautionneux soit-il, de se déposséder de ses valeurs et de ses passions pour observer les autres en toute objectivité. Georges Duby a récemment rappelé cette vérité essentielle à ses collègues historiens. Le développement de l'histoire quantitative et l'utilisation de l'informatique, dit-il, permet d'avoir des matériaux plus précis, mais l'historien les utilise au service de ses passions et de l'idéologie qui le domine[1].

Dès lors que les uns et les autres possédons les mêmes informations, comment expliquer la divergence des interprétations sinon par celles de nos philosophies, idéologies ou passions respectives ? Prenons l'exemple de la

1. *Magazine littéraire*, n° 164, sept. 1980.

Extrait de la publication

mise en nourrice au XVIIIe siècle. Nul ne conteste les chiffres avancés, l'ampleur du phénomène dans les villes de moyenne ou grande importance.

Et pourtant nous arrivons à des interprétations opposées. Les uns pensent que les mères urbaines qui ont envoyé leurs bébés à la campagne ont donné là une ultime preuve de leur amour maternel. Convaincues des bienfaits de l'air de la campagne et de la nocivité de la ville, elles auraient sacrifié leur désir de maternage à la santé de l'enfant. Ainsi interprétée, la mise en nourrice n'est donc plus un signe de désintérêt pour l'enfant exporté mais, bien au contraire, la suprême illustration du plus pur altruisme. L'amour maternel est sauf. On dira même qu'il en sort grandi. Ce sentiment ne connaît donc pas d'éclipses et rien ne permet plus de remettre en cause l'instinct du même nom.

Mon interprétation – celle de quelques autres aussi – ne montre pas le même optimisme. Si l'on peut admettre que la mise en nourrice fut pour certaines mères une preuve d'amour à l'égard de l'enfant, on peut légitimement douter qu'elle le fût pour toutes. Le fait que toutes les classes de la société urbaine – y compris dans les petites villes moins « empestées » que les grandes – aient utilisé les services des nourrices mercenaires et accepté de longues séparations avec leurs bébés me paraît devoir être interprété autrement.

Ce conflit d'interprétations se retrouve à d'autres niveaux de l'analyse. Certains m'ont rappelé – ce qui était bien inutile – que les mères de l'Ancien Régime ne connaissaient pas les statistiques de mortalité des enfants en nourrice et donc qu'elles ne pouvaient

Extrait de la publication

estimer les ravages de ce mode de nourrissage. Mais comment annuler l'expérience personnelle de chaque femme ou celle de ses proches ? Comment expliquer que celle qui avait déjà perdu deux ou trois enfants en nourrice continuait d'envoyer les suivants chez la même ? Grâce à Marcel Lachiver, les historiens des mœurs connaissent bien le cas de Marie Bienvenue, nourrice nonchalante qui laissa mourir trente et un enfants en près de quatorze mois… Qu'ont pu penser les mères de ces enfants qui venaient souvent des mêmes bourgs ?...

Mais dire que les mères ne savaient pas, dire que les mœurs étaient autres et que chacune croyait agir au mieux des intérêts de l'enfant, n'est-ce pas vouloir à tout prix disculper les femmes d'un « péché » insupportable : le désintérêt pour son enfant ? Or tout le problème est là. Aux yeux d'un grand nombre, ne pas aimer son enfant est le crime inexpiable. Et quiconque tente de montrer que cet amour ne va pas de soi est immédiatement soupçonné soit de déraisonner, soit d'être l'accusateur injuste des femmes du passé, soit enfin d'interpréter propos et comportements en fonction de valeurs actuelles. En un mot, de méconnaître la rigueur scientifique qui interdirait de conclure des comportements à l'existence ou l'absence d'un sentiment. Il est pourtant révélateur de constater que si l'on interdit de conclure à l'absence d'amour maternel dans tels ou tels cas, on ne s'interdit pas en revanche de postuler implicitement l'existence et la constance de celui-ci.

Il me semble que le malentendu est avant tout d'ordre métaphysique. C'est donc bien à la philosophie qu'il faut demander raison de ces conflits. Ceux

Extrait de la publication

qui refusent de juger d'un sentiment au regard des comportements sont des partisans d'une philosophie dualiste. Les mêmes qui distinguent radicalement l'essence et l'existence, la réalité et l'apparence, le fond et la forme. À leurs yeux, les formes peuvent bien changer, elles n'entament pas pour autant « le fond » ou « l'essence ». Si les comportements maternels (les formes) prennent des aspects différents, voire même contradictoires, au fil des temps, ils ne modifient pas la réalité « profonde » de cet amour, en quelque sorte hypostasié.

Dans cette optique, il devient très difficile de cerner l'essence du sentiment. Car s'il peut se « manifester » sous des formes opposées, de toutes les façons possibles, on doit bien reconnaître que son essence reste mystérieuse, c'est-à-dire indéfinissable. Il me semble pourtant que l'on peut s'accorder sur une définition minimale de l'amour.

N'est-ce pas toujours une attention bienveillante pour autrui qui s'exprime par des pensées et des gestes ? Certes, nul ne peut nier qu'en voulant le bien on peut rater le but et être involontairement malfaisant. Ce serait, me dit-on, le cas de ces mères bien intentionnées qui envoyaient leurs bébés en nourrice et ne pouvaient imaginer qu'elles les menaient souvent à la mort. Si j'admets ce raisonnement, dois-je croire aussi que l'amour maternel existe lorsque la mère ne se préoccupe plus de l'enfant éloigné d'elle plusieurs années de suite ?

Ne peut-on penser que s'il y eut quelque amour maternel à la naissance, celui-ci s'étiolait faute de soins ? Est-il absurde de dire que si les occasions de l'attachement viennent à manquer, le sentiment ne peut tout

Extrait de la publication

simplement pas naître ? On me répondra qu'à mon tour j'émets l'hypothèse discutable que l'amour maternel n'est pas inné. C'est exact : je crois qu'il s'acquiert au fil des jours passés avec l'enfant et à l'occasion des soins qu'on lui dispense. Il est possible que l'absence de l'être aimé stimule nos sentiments, mais faut-il encore que ceux-ci aient existé préalablement et que l'on ne prolonge pas trop la séparation. Chacun sait que l'amour ne s'exprime pas à tout instant et qu'il peut perdurer à l'état de latence. Mais si l'on n'y prend garde, il peut s'affaiblir au point de disparaître. Si les occasions d'exprimer son amour viennent à manquer, si les manifestations de son intérêt pour l'autre sont trop rares, alors on court de grands risques de le voir mourir.

Quand les mères se séparaient de leurs enfants durant trois ou quatre ans, quel sentiment maternel pouvaient-elles éprouver lorsqu'ils rentraient à la maison ?

Enfin, je pense, comme les psychanalystes, qu'il n'y a pas d'amour sans quelque désir, et que l'absence de faculté de toucher, câliner ou embrasser est peu propice au développement du sentiment. Si l'enfant n'est pas à portée de main de la mère, comment pourra-t-elle l'aimer ? Comment pourra-t-il s'y attacher ?

Plus précisément, les tenants d'un amour maternel « immuable quant au fond » sont évidemment ceux qui postulent l'existence d'une nature humaine qui ne change qu'en « surface ». La culture n'est plus qu'un épiphénomène. À leurs yeux, la maternité et l'amour qui l'accompagne seraient inscrits de toute éternité dans la nature féminine. Dans cette optique, une femme est faite pour être mère, et même bonne mère. Toute exception à la norme sera nécessairement

Extrait de la publication

analysée en termes d'exceptions pathologiques. La mère indifférente est un défi lancé à la nature, l'a-normale par excellence.

En principe, la loi naturelle ne souffre aucune exception. Même si on substitue le concept de règle (le général) à celui de loi (universalité), il faut bien constater qu'il y a trop d'exceptions à la règle de l'amour maternel pour qu'on ne soit pas forcé de remettre en question la règle elle-même. L'Amour, dans le règne humain, n'est tout simplement pas une norme. Trop de facteurs interviennent qui se jouent d'elle. Contrairement au règne animal immergé dans la nature et soumis à son déterminisme, l'humain, ici la femme, est un être historique, le seul vivant doué de la faculté de symboliser qui l'élève hors de la sphère proprement animale. Cet être de désir est toujours particulier et différent de tous les autres. Que les biologistes me pardonnent cette audace, mais je suis de ceux qui pensent que l'inconscient de la femme l'emporte largement sur ses processus hormonaux. D'ailleurs, nous savons tous que l'allaitement au sein et les cris du nouveau-né ne suscitent pas – et de loin – chez toutes les mères les mêmes attitudes.

Il me semble qu'il faut abandonner l'universalité et la nécessité aux animaux et admettre que la contingence et le particulier sont le propre de l'homme. La contingence des comportements et des sentiments est son fardeau mais aussi la seule faille par laquelle s'exprime sa liberté. Aujourd'hui, une femme peut désirer n'être pas mère : est-elle une femme normale qui exerce sa liberté, ou bien une malade au regard des normes de la nature ? N'avons-nous pas trop souvent tendance à confondre déterminisme social et

Extrait de la publication

impératif biologique ? Les valeurs d'une société sont parfois si impérieuses qu'elles pèsent d'un poids incalculable sur nos désirs. Pourquoi ne pourrait-on admettre que lorsque l'amour maternel n'est pas valorisé par une société, donc valorisant pour la mère, celui-ci n'est plus nécessairement désir féminin ?

L'appel du ventre ? Mais on devine seulement aujourd'hui à quel point le désir d'enfant est complexe, difficile à cerner et à dégager de tout un réseau de facteurs psychologiques et sociaux.

À l'idée de « nature féminine » que je perçois de plus en plus mal, je préfère celle d'une multiplicité d'expériences féminines, toutes différentes, bien que plus ou moins soumises aux valeurs sociales dont je mesure la force. La différence entre la femelle et la femme réside justement dans ce « plus ou moins » de soumission aux déterminismes. La nature ne souffre pas une telle contingence et cette originalité qui nous est propre.

La survie de l'espèce exige bien que nous fassions des enfants, mais qui pourra nous forcer à obéir à la sainte nature ? La femelle, elle, n'a pas le choix… Aujourd'hui, il ne va plus de soi qu'une femme fasse des enfants. Ni même qu'elle les aime lorsqu'elle les a enfantés. Mais cela, en revanche, n'est pas une nouveauté, bien que toujours perçu comme un scandale.

Scandale au regard de l'idée répandue que la nature est « bonne », qu'elle ne fait rien en vain, etc. Idée qui renvoie à une philosophie finaliste, laquelle trouve son achèvement dans une théodicée, même lorsqu'elle ne s'avoue pas. Car, dire que la nature fait bien les choses ne va pas sans difficulté. Son ouvrage n'est pas sans défaut. Et pour convaincre, il faut plaider durement

Extrait de la publication

sa cause qui est, pour beaucoup, celle de Dieu. Tout le problème consiste à démontrer que nous vivons dans le meilleur monde possible, ce qui, après tout, n'est pas évident.

C'est en vertu de cette « bonne nature » qu'on émet le syllogisme suivant : puisque l'espèce se survit et que l'amour maternel est nécessaire à cette survie, l'amour maternel existe nécessairement. Je suis convaincue, pour ma part, que l'amour maternel existe depuis l'origine des temps, mais je ne pense pas qu'il existe chez toutes nécessairement, ni même que l'espèce ne survit que grâce à cet amour. D'abord, toute autre personne que la mère (père, nourrice, etc.) peut « materner » un enfant. Ensuite, il n'y a pas que l'amour qui détermine une femme à remplir ses « devoirs maternels ». La morale, les valeurs sociales ou religieuses peuvent être des incitateurs tout aussi puissants que le désir de la mère. Il est vrai que l'antique division sexuelle du travail a pesé lourd dans l'attribution des charges du « maternage » à la femme, et que, jusqu'à hier, celle-ci apparaissait comme le plus pur produit de la nature. Faut-il rappeler aussi que dans d'autres sociétés – et non des moindres – « la bonne nature maternelle » souffrait qu'on tuât les enfants femelles à la naissance ?

S'il est indiscutable qu'un enfant ne peut survivre et s'épanouir sans une attention et des soins maternels, il n'est pas sûr que toutes les mères humaines soient prédéterminées à lui donner l'amour dont il a besoin. Il ne semble exister aucune harmonie préétablie ni interaction nécessaire entre les demandes de l'enfant et les réponses de la mère. Dans ce domaine, chaque femme est un cas particulier. Les unes savent

Extrait de la publication

entendre, d'autres moins, d'autres pas du tout. Là est peut-être le mal métaphysique, l'une des causes essentielles du malheur humain. Pense-t-on cependant pouvoir y échapper en niant son existence ?

Il est vrai que la contingence de l'amour maternel suscite une terrible angoisse chez nous tous. Incertitude insupportable qui remet en question notre concept de nature, ou notre foi en Dieu. Comment le meilleur des mondes peut-il inclure, en plus du mal physique, moral et métaphysique, l'absence possible d'amour de la mère ? Les croyants, et les amoureux du déterminisme naturel et de l'ordre qui l'accompagne peuvent difficilement l'admettre.

Et cependant, n'est-il pas temps d'ouvrir les yeux sur les perturbations qui contredisent la norme ? Et même si cette prise de conscience de la contingence menace notre confort, ne faut-il pas enfin la prendre en compte pour redéfinir notre conception de l'amour maternel ? Nous y gagnerons une meilleure compréhension de la maternité, bénéfique pour l'enfant et la femme.

À ce très important débat philosophique, chaque femme – mère ou non – est conviée. C'est à elles toutes à présent qu'il appartient de témoigner, d'écouter et de juger…

juillet 1981
Elisabeth BADINTER

Préface

1780 : Le lieutenant de police Lenoir constate, non sans amertume, que sur les vingt et un mille enfants qui naissent annuellement à Paris, mille à peine sont nourris par leur mère. Mille autres, des privilégiés, sont allaités par des nourrices à demeure. Tous les autres quittent le sein maternel pour le domicile plus ou moins lointain d'une nourrice mercenaire.

Nombreux sont les enfants qui mourront sans avoir jamais connu le regard de leur mère. Ceux qui reviendront quelques années plus tard sous le toit familial découvriront une étrangère : celle qui leur a donné le jour. Rien ne prouve que ces retrouvailles aient été vécues dans la joie, ni que la mère ait mis les bouchées doubles pour assouvir un besoin de tendresse qui nous semble aujourd'hui naturel.

À la lecture des chiffres du lieutenant de police de la capitale, on ne peut manquer de s'interroger. Comment expliquer cet abandon du bébé à une époque où le lait et les soins maternels représentent, pour lui, une plus grande chance de survie ? Comment rendre compte d'un tel désintérêt pour l'enfant, aussi contraire à nos valeurs actuelles ? Les femmes de l'Ancien Régime ont-elles toujours agi ainsi ? Pour

quelles raisons l'indifférente du XVIIIe siècle s'est-elle muée en mère-pélican au XIXe siècle et au XXe siècle ? Étrange phénomène que cette variation des attitudes maternelles qui contredit l'idée répandue d'un instinct propre également à la femelle et à la femme !

On a si longtemps évoqué l'amour maternel en termes d'instinct que nous croyons volontiers un tel comportement ancré dans la nature de la femme quel que soit le temps ou l'espace environnant. À nos yeux, chaque femme, en devenant mère, trouve en elle-même toutes les réponses à sa nouvelle condition. Comme si une activité préformée, automatique et nécessaire n'attendait que l'occasion pour s'exercer. La procréation étant naturelle, on imagine qu'au phénomène biologique et physiologique de la grossesse doit correspondre une attitude maternelle déterminée.

Procréer n'aurait pas de sens si la mère n'achevait son ouvrage en assurant jusqu'au bout la survie du fœtus et la transformation de l'embryon en un individu achevé. Cette croyance est corroborée par l'usage ambigu du concept de maternité qui renvoie à la fois à un état physiologique momentané, la grossesse, et à une action à long terme : le maternage et l'éducation. À la limite, la fonction maternelle ne prendrait fin que lorsque la mère aurait enfin accouché de l'adulte.

Dans cette optique, nous avons du mal à rendre compte des ratés de l'amour maternel, comme cette froideur et cette tendance à l'abandon qui apparaissent dans la France urbaine du XVIIe siècle et se généralisent au siècle suivant. À ce phénomène, dûment constaté par les historiens, on trouva nombre de justifications économiques et démographiques. Autre façon de dire que l'instinct de vie l'emporte sur

Table

Avant propos 7
Préface 19

I – L'amour absent

Chapitre premier. – Le long règne de l'autorité paternelle et maritale 31
Chapitre II. – Le statut de l'enfant avant 1760 59
Chapitre III. – L'indifférence maternelle 95

II – Une nouvelle valeur : l'amour maternel

Chapitre premier. – Plaidoyers pour l'enfant 175
Chapitre II. – La nouvelle mère 237

III – L'amour forcé

Chapitre premier. – Le discours moralisateur hérité de Rousseau ou « Sophie, ses filles et ses petites-filles » 287

Chapitre II. – Le discours médical hérité de Freud 353
Chapitre III. – Les distorsions entre le mythe et la réalité 397

Le paradis perdu ou retrouvé ? 439

Index 443

N° d'édition : L.01EHBN000281.N001
Dépôt légal : février 2010

Extrait de la publication